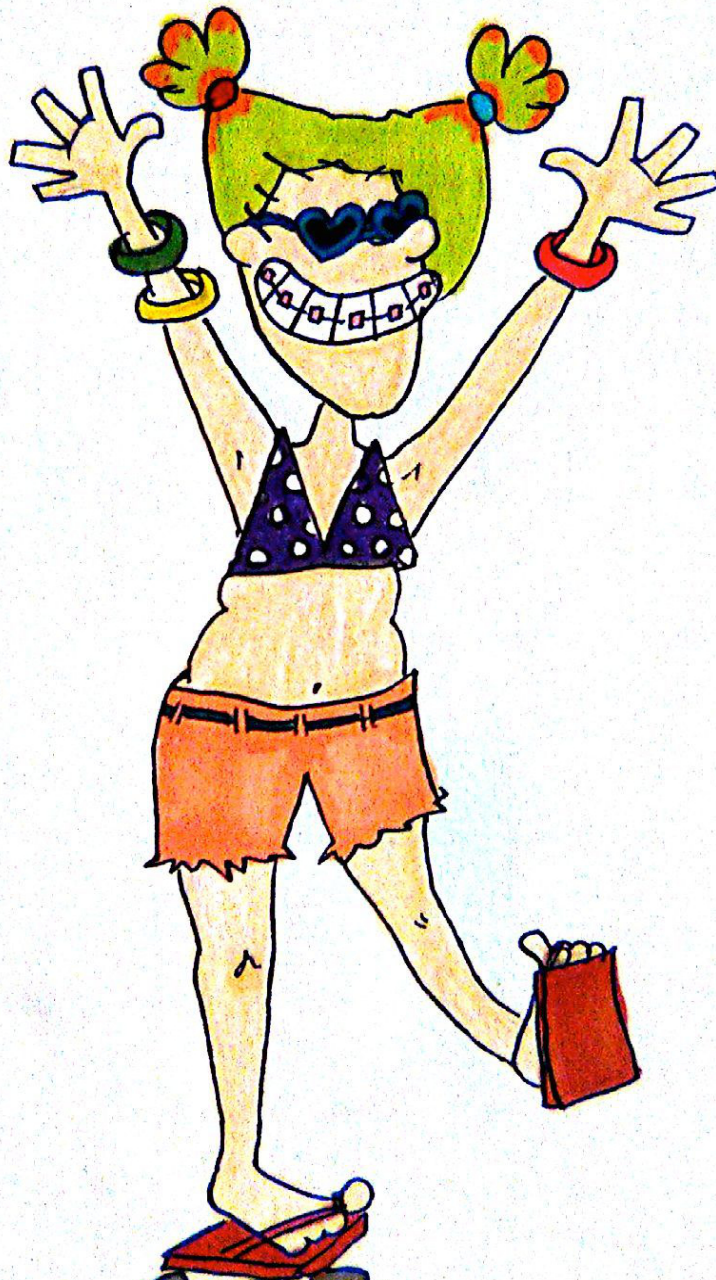


THE FOOL ON THE HILL



c'est bientôt les vacances !



**BAC
APB
CONSEIL
DE CLASSE**

Édito

Chères lectrices, chers lecteurs,

Vous avez cru qu'on vous laisserait partir en vacances comme ça ? Hors de question ! Alors pour entamer l'été en beauté, rien de tel qu'une dernière édition ! Dans ce numéro, un dossier spécialement consacré à la défense du latin et du grec (bon ça ne paraît peut-être pas des plus alléchants mais je vous assure que ça vaut le détour !) ainsi que de nombreux articles politiques, scientifiques et culturels...

Et, après avoir passé une incroyable année à faire vivre ce journal, je me dois de prononcer d'incontournables remerciements. Vous le savez sûrement, beaucoup de nos professeurs partent cette année à la retraite et c'est pourquoi nous en avons interviewé trois d'entre eux sans oublier tous les autres que nous saluons bien chaleureusement. Nous tenons également à remercier M. Corre pour tout l'amour qu'il a offert à chacun d'entre nous et pour le soutien qu'il a apporté au Fool. Merci aussi à Mme Prieur pour avoir rendu possible la réalisation de chaque numéro... Et enfin, merci à tous les élèves qui ont contribué au journal, que ce soient les rédacteurs, les dessinateurs, les graphistes ou les vendeurs et merci à vous chères lectrices et chers lecteurs de nous avoir été fidèles, même si ça n'a pas toujours été évident de vous vendre le journal ou si vous avez parfois été 17 pour un exemplaire ! Nous avons tenté de vous divertir, de vous faire réfléchir, de vous faire rire, de vous toucher, de faire découvrir de nombreux sujets, de vous surprendre et nous espérons que nous y sommes parvenus... En tout cas, m'occuper de ce journal a été pour moi une expérience merveilleuse et délicieuse et je vous quitte donc en vous embrassant bien fort et en souhaitant longue vie au Fool !

Nina Toledano

De l'utilité des morts, ou

Voici donc le premier article du dossier spécial pour la défense du latin et du grec avec, entre autres, un article inédit de Mme Blaire ! Le thème au premier abord ne semble peut-être pas aussi attirant que celui sur la gastronomie mais je vous assure qu'il n'en vaut pas moins !

Avete amici ! En ces temps troublés où l'on a beaucoup parlé du grec et du latin, je vous propose un cheminement sur la valeur de ces langues dans notre société actuelle. Pour ce faire, rien de tel que l'appui de quelques paroles éclairées, comme celles de l'illustre philologue et philosophe siphilitique que fut Friedrich Nietzsche.

Le grec et le latin passent pour morts et enterrés ; rien n'est moins vrai. Où est leur tombe ? Dans quel cimetière ? Quelle est donc la cause du décès ? Il suffit de faire un tour dans une classe de grec ou de latin pour voir comme élèves et professeurs font justement vivre ces langues, en étudiant les rouages, les témoignages écrits, les grands auteurs. Tant que Homère et Virgile continueront à nous parler, ces langues existent.

Les têtus rétorqueront que toute langue qui n'existe plus parce qu'elle n'est plus pratiquée dans la vie de tous les jours est une langue morte. Nous leur recommanderons alors de courir à une conférence de Luigi Miraglia, d'aller lire quelques communiqués officiels du Saint-Siège, de se joindre aux élèves bilingues de l'école latine Schola Nova dans la commune d'Incourt, au centre de la Belgique, ou d'assister aux représentations théâtrales du Kings College de Londres où les étudiants se font une joie de jouer Œdipe à Colonne dans le grec de Sophocle. S'ils ne sont toujours pas convaincus que le latin aille de pair avec notre société moderne, nous leur

offrirons pro bono l'épais Lexicon Recentis Latinitatis, dictionnaire officiel du Vatican, dans lequel ils pourront trouver la traduction de mots tout à fait actuels comme gratte-ciel, caeliscalpium, ou préservatif, tegumembra.

Les ultimes récalcitrants soutiendront que des langues qui ne sont plus parlées qu'à des endroits très ciblés et restreints de notre globe ne peuvent être qualifiées de vivantes. Nous leur concéderons ce point en faisant remarquer toutefois que, sans compter toutes les locutions latines et grecques que nous utilisons hic et nunc, parfois in extremis, a priori sans nous en rendre compte et selon nos desiderata, sans qu'elles représentent cependant l'alpha et l'oméga (ou vice versa) de notre communication, la quasi-totalité de nos langues européennes descendent du grec et du latin. En pratiquant nos langues actuelles, nous utilisons donc des mots qui ne sont autres que les enfants, plus ou moins directs, des mots de l'Antiquité. Ne parlons même pas des termes qui ont été conservés tels quels et qui caractérisent bien, pourtant, notre quotidienneté : « agenda », « alibi », « cosmos », « écho », « ego (avec ou sans alter) », « forum », « idem », « lavabo », « memento », « tribunal », « visa », et cetera.

En conséquence, si elles ne sont plus, à grande échelle, des langues vivantes, le grec et le latin n'en sont pas moins omniprésents dans chacune de nos phrases, et il

la sagesse du syphilitique

serait bien hypocrite de les qualifier de « mortes ». Nous préférons personnellement le terme de langues « anciennes » qui rend bien compte du lien toujours actuel qu'elles entretiennent avec nous, tel le lien qui unit les anciens aux jeunes dans une famille. Remarquons d'ailleurs que la facilité avec laquelle notre société qualifie celles-ci de « mortes » en dit long sur la place et le rôle auxquels elle entend les reléguer. Comme l'écrivait Nietzsche dans *Le Gai savoir* : « Il suffit de créer de nouveaux noms pour créer à la longue de nouvelles "choses" ». Que notre société le veuille ou non, il n'en reste pas moins que ces langues sont un héritage. Or, comme le disait fort justement un homme que j'ai eu le privilège d'avoir comme professeur de grec : « Un héritage peut se refuser. » Encore faut-il

savoir faire la part des choses, mettre les arguments dans la balance, et voir à quoi l'on renonce lorsque l'on s'écarte volontairement de l'étude de ces langues, ou pis, lorsque l'on voudrait prendre les mesures « éducatives » nécessaires pour en écarter largement les petits élèves français.

À quoi donc renonce-t-on ? Le grec et le latin sont les langues de nos ancêtres, leur étude permet de nous familiariser avec les racines de notre civilisation, de mieux comprendre notre origine, mais aussi notre avenir qui se veut unificateur à travers les politiques d'une Europe commune. De plus, comme nous l'avons dit, tous nos mots sont gros du grec et du latin. Leur étude permet donc de s'approprier sa

langue avec une assurance et des prises insoupçonnées. Nous entendons pleinement ce que signifient nos mots en passant par l'étymologie qui nous montre par exemple que le démagogue et le tyran ne sont pas du tout des hommes premièrement négatifs, et que la note dont les professeurs coiffent nos copies est originellement le nom, écrit en rouge sur le registre des censeurs, des citoyens qui méritaient un blâme dans la Rome antique...

Outre cette magie qui consiste à découvrir les termes que nos ancêtres utilisaient pour « dire le monde », l'étude des rouages de ces langues pousse à une gymnastique de l'esprit véritablement salutaire. Emprisons-nous d'ajouter ici que grec et le latin sont loin d'être les seuls garants d'une rigueur intellectuelle ; il est vrai que l'EPS ou les ma-

Que notre société le veuille ou non, ces langues sont un héritage.

thématiques y participent aussi largement. Mais ceux-ci osent-ils s'approcher de notre langue française avec autant d'assurance que ceux-là ? On peut sérieusement en douter. Ces langues de déclinaisons et de cas obligeaient en effet leurs locuteurs à une plus grande rigueur que notre français actuel. Elles constituent donc un atout décisif pour la compréhension de notre propre grammaire, des natures et fonctions de nos propositions, mais aussi pour l'apprentissage de langues étrangères elles aussi casuelles : l'allemand, le russe, l'arabe, les langues slaves, et cetera.

Est-ce là l'unique utilité des langues anciennes ? Ou bien, si elles sont parfois aussi incomprises, est-ce justement parce

qu'elles se placent au-delà de l'utile ? « Mais ça te sert à quoi ?! » Ces six mots constituent précisément à eux seuls le symptôme d'une société qui ne raisonne plus que par l'utile et l'immédiatement profitable, du fait notamment de la pression immense d'un marché du travail morcelé dans lequel il est nécessaire d'être le meilleur si l'on veut trouver un emploi. Parallèlement à ce marché se sont logiquement développées dans nos écoles des filières de plus en plus « spécialisantes ». On s'oriente de plus en plus tôt ; on doit être de plus en plus compétent dans son domaine. Pour réussir, on s'efforce donc de s'enrichir de tout ce qui est utile à son domaine d'étude et l'on devient soi-même un ouvrier, un salarié, un fonctionnaire, bref un travailleur utile pour la société car efficace dans son travail. Or les futurs économistes, scientifiques et chefs d'entreprises sont plus utiles — mais non plus sains... — pour l'État de demain que les jeunes littéraires. Pour reprendre le mot de Tocqueville, ils représentent un plus grand « intérêt ». Le reste coule de source : la dégringolade du nombre d'élèves littéraires (15,9 % en 2015), la fuite de la louve des « humanités » et, par la force, de ses deux mamelles que sont le grec et le latin.

Mais une question se pose alors : est-ce l'utilitarisme croissant qui pousse à un abandon des humanités ou bien est-ce l'abandon des humanités qui fait croître l'utilitarisme ? Les deux, assurément, et il est essentiel de se pencher sur ce second terme de l'alternative, tant il est vrai que le grec et le latin portent en eux un esprit qui va justement au-delà de l'utile et du spécialisant. Tout bien considéré, le contraste est saisissant : à une époque où l'on doit toujours faire plus, aller toujours

plus vite, être toujours plus fort, ces langues sont les hérauts de civilisations de la tempérance, de la rigueur, de l'effort patient, condamnant l'hubris, prônant le recul, célébrant le temps de la réflexion. En un mot, dans une société qui l'est de moins en moins, l'étude des humanités rend plus humain et dépasse le petit calcul utilitaire. Pour jouer le jeu des utilitaristes mesquins, nous répondrons donc que l'« utilité » du latin et du grec, en plus des raisons que nous avons citées, est de rendre les gens assez malins pour ne pas demander quelle est l'utilité du latin et du grec !

Ces langues sont les hérauts des civilisations de la tempérance, prônant le recul, célébrant le temps de la réflexion.

Non seulement les humanités détournent de l'utile et de l'excès, mais en outre elles enseignent la complétude. Le souci d'être complet est effectivement un trait essentiel de

nos Anciens pour lesquels l'harmonie était un objectif premier. Est-il même possible de se la représenter encore aujourd'hui ? Où sont passés ces hommes qui savaient être d'une sensibilité rare en gardant les pieds sur terre ? Eux qui étaient philosophes autant que mathématiciens ? Orateurs autant qu'athlètes ? Poètes autant qu'astronomes ? Où sont donc passés ces cœurs intelligents ? Ce sont les grands absents de la modernité. Pas de panique : nous sommes là ! Oui, nous, hommes « modernes », petits êtres mutilés, assignés à une seule tâche, ne développant qu'un seul muscle, n'exerçant qu'une seule aptitude. Nous, « le sable de l'humanité : tous très semblables, très petits, très ronds, très conciliants, très ennuyeux. »

Comment en sommes-nous arrivés à l'étonnement, voire aux moqueries, devant un élève scientifique qui traduirait une scène d'Euripide ? Ou un autre, économiste, qui lirait des vers de Virgile ? Ou

même un littéraire qui s'intéresserait à la loi de Gauss ? Comment se fait-il qu'autant de scientifiques soient d'une sensibilité désertique ? Autant de littéraires totalement déconnectés de la réalité ? Est-ce cela, les beaux fruits de l'utilitarisme ? S'imprégner des langues anciennes, c'est pouvoir caresser cette grandeur d'âme qui nous manque tant, à l'heure des cœurs étroits et des esprits obtus. Ainsi, cent trente ans plus tard, les paroles de Nietzsche n'ont pas pris une seule ride : « Il y a chez les Chinois un proverbe que les mères apprennent déjà à leurs enfants : Siao-sin — "Rends ton cœur petit !" Voilà le penchant véritable des civilisations avancées. Je suis certain qu'un Grec de la Grèce antique trouverait avant tout, chez nous autres Européens, la tendance au rapetissement de soi, — et, par cela seul, nous ne serions pas "selon son goût" . »

Nous n'aurons eu de cesse de le répéter : l'étude des langues anciennes s'inscrit au-delà de l'utile, du spécialisant. Mais il nous faut ajouter aussi du spatialisant et du temporel. Elle passe outre les deux millénaires et demi qui nous séparent de nos Anciens pour rapporter leurs paroles parmi nous. Elle passe outre l'utilitarisme d'une société qui fonctionne comme une machine folle pour porter des valeurs plus humaines. Elle agit donc foncièrement contre le temps présent, c'est vrai, mais pour son salut futur. Là encore, Nietzsche est de bon

conseil : « Étant aussi l'élève des temps anciens, surtout de la Grèce, j'ai acquis sur moi-même, comme enfant de ce temps-ci, les expériences que j'appelle inactuelles. Ceci du moins j'ai le droit de me le concéder à moi-même, de par ma profession de philologue classique. Car je ne sais pas quel but pourrait avoir la philologie classique, à notre époque, si ce n'est celui d'agir d'une façon inactuelle, c'est-à-dire contre le temps, et par là même, sur le temps, en faveur, je l'espère, d'un temps à venir . »

Pour conclure, notre ami Nietzsche aurait sûrement expliqué la qualification de « langues mortes » par une volonté dépréciative de ces grandes valeurs que sont le recul, la complétude et l'actualité. Ce n'est pas tant ces langues que certains souhaitent voir mourir que leur esprit, leurs principes qui mettent en péril le fonctionnement optimisé d'une société de plus en plus rationalisante. Cependant, si au milieu de tout cela, vous avez pris le temps d'acheter ce journal et d'arriver jusqu'ici dans votre lecture, de deux choses l'une : soit vous n'êtes pas vraiment de votre temps, soit tout n'est pas perdu...

Bastien Nora Roger-Vasselien

1. Nietzsche, *Le Gai savoir*, livre I, § 58.
2. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, tome II, chapitre XVI.
3. Proportion d'élèves en filière L par rapport à l'effectif total du bac général en juin 2015 en France (source : Ministère de l'Éducation nationale).
4. Nietzsche, Fragment posthume 3 [98] de 1880.
5. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre IX, § 267.
6. Nietzsche, *Seconde considération inactuelle*, Préface.

«De l'horrible danger de la lecture»... langues à honnir,

Neuf cent trente cinq mille heures de latin et de grec sont interdites d'accès aux enfants de notre pays dès Septembre 2016. Pourquoi ? Réponse : «trop difficiles, inutiles», «pas assez sexy», (sic), répondit-on, au Ministère, à des profs de latin-grec qui protestaient. Certes certes. Il se trouve que d'aucuns ont un sentiment autre.

Latin et grec sont langues à flexion, donc à réflexion. Les noms (entre autres) changent de désinence selon leur fonction dans la phrase. Imaginons un chien, nommons-le «Apache», soit en latin : «Apachus» : je dirai ainsi : «Apache est beau» : *Apachus pulcher est* ; «j'aime Apache» : *Apachum amo*, «j'offre un cadeau à Apache» : *Apacho donum praebeo*, etc... Le nom, en français, n'a pas changé. En latin et en grec, en voyant le mot, je sais sa fonction !

Ainsi quand je dis : «Le prof morigène (= engueule) le serviteur», si je permute les mots, en français, cela devient «le serviteur morigène le prof» : situation quelque peu différente ; en latin, le sens demeure, quelle que soit la place des mots : «*Magister ministrum vituperat*», «*ministrum vituperat magister*», de même en grec, *mutatis mutandis* (du latin !). Il suffit (en quelque sorte) au lecteur d'identifier le cas des mots pour comprendre leur fonction dans la phrase.

Ainsi quand le poète Horace écrit «*Frigora mitescunt Zephyris, ver proterit aestas*», le latiniste naïf entend : «Les froids s'adoucissent avec les vents d'Ouest, le

printemps empiète sur l'été...» mais le latiniste confirmé, lui, verra un accusatif en «ver» et un nominatif en «aestas», et traduira «sur le printemps empiète l'été», qui marque la fulgurante précipitation de la fuite du temps. Mais il est dangereux de réfléchir. Epuisant d'apprendre ses déclinaisons. Et le latin, le grec, sont langues exécrables.

L'apprentissage du latin et du grec permet aux élèves, qui n'en ont plus l'occasion (la grammaire est bannie des cours dès les petites classes...), de réfléchir sur la langue française, et de la maîtriser un peu mieux ; quel plus beau moyen d'intégration, pour ceux qui n'ont pas la chance de parler et d'entendre un français soigné à la maison, que l'école et ses cours de latin-grec ! Quel moyen magnifiquement égalitaire et rigoureusement démocratique de leur apprendre leur propre langue ! Mais le latin, le grec, sont langues exécrables.

Le programme 2016-17 prévoit que les élèves de Terminale littéraire étudient en littérature le somptueux Oedipe roi de Sophocle, dans la version passionnante qu'en propose Pasolini, et en traduction française. Mais pas en grec... Comment les élèves percevront-ils les lapsus stupéfiants que Sophocle prête à Oedipe, qui s'adresse à Jocaste en ces termes «*σέ, γύναι, σεβῶ*» (sé, gunai, sebô) : «toi, femme, je te vénère», sans identifier que ce verbe *σεβῶ* (sebô) ne s'emploie en grec qu'envers les dieux et... ses parents...? De même aussi, comment entendront-ils la confusion de

et de l'apprentissage du latin et du grec, langues à bannir...

pronoms et les lapsus que perpète Jocaste plus loin, quand elle confond grammaticalement Laïos et Oedipe ? Comment traduire ces merveilles en français ? Mais le latin, le grec, sont langues exécrales.

Dans l'Odyssée XVII, quand Ulysse stupéfait et bouleversé retrouve son chien Argos qui l'attend depuis vingt ans, couvert de vermine, le porcher Eumée lui dit «Ah ! si tu pouvais le voir tel qu'il était il y a vingt ans ! Tu serais émerveillé par sa beauté...». Or en grec et en latin, il y a une différence flagrante entre le possible : «potentiel», et l'impossible : «irréel du présent», pas en français. Donc en traduction, on entend «si tu pouvais le voir... (mais hélas...)» : irréel du présent ; le texte grec, lui, dit : «si tu pouvais le voir... (et ça pourrait se faire)» : potentiel ; étrange ! Mais nous sommes dans l'Odyssée, les dieux ont tout pouvoir d'ôter ou ajouter vingt ans à Ulysse, à leur volonté ; donc Eumée a raison : les dieux pourraient ôter à Argos ces vingt années de souffrance, et il redeviendrait jeune chien fou de joie, qui bondirait au cou d'Ulysse... Mais Ulysse serait démasqué, et risquerait illico (du latin !) la mort. Donc les dieux ne rajeuniront pas Argos, qui mourra pour qu'Ulysse vive. Mais il faut connaître la langue grecque pour l'entendre. Mais le latin, le grec, sont langues exécrales.

Seule la lecture en version originale permet une véritable appréhension des textes. Interdire à toute une génération d'enfants l'accès aux textes grecs et latins

est les amputer à jamais de l'accès à ces trésors éblouissants. Crime contre une génération, crime contre les Humanités, crime contre l'Homme.

Tacite, Annales XIII, raconte le jeune Britannicus, victime d'un poison foudroyant, assassiné sur ordre de Néron. La voix et le souffle lui sont arrachés brutalement, devant la cour impériale. «Diffugiunt imprudentes» dit Tacite : non pas «les imprudents s'enfuient», mais «ceux qui ne réfléchissent pas plus avant s'enfuient en tous sens» (quelle scène pour le cinéaste !) : onze mots en français pour deux mots en latin ! Magnifique brachylogie (du grec !) ; «imprudens» en effet signifie «in - providens» : celui qui ne voit pas au loin ; de là «providence», «prudence», «provision», «proviseur», mais aussi «improviser»... On n'improviser pas, quand on est «chargé de mission».

Apprendre le latin et le grec apprend donc aussi à réfléchir sur le lexique, à manipuler les dictionnaires, à s'y poser des questions. Ainsi le mot latin «fas» : n, indécl, signifie «le droit divin» ; qu'il soit «neutre» (= ni masculin ni féminin) est logique, mais il est «indéclinable» : évidemment : le droit des dieux est inaltérable, ne peut se fléchir. C'est le droit des humains : jus, juris, n, qui peut et doit «se décliner», en fonction des circonstances imprévues, des progrès -ou régressions- des humains : ils créeront la «jurisprudence» : la «prévoyance du droit» (on ne faisait pas de procès verbal pour excès de vitesse sur autoroute en

France au XVI^e siècle... Il a fallu imaginer, prévoir...).

Quand le poète Horace évoque, Epode XVI, les Romains épouvantés devant les désastres que provoque la guerre civile, le Barbare cinglant de son sabot sonore les ruines de la Ville, et qu'il ne voit plus qu'un seul recours, pour les siens et pour lui : «ire, pedes quocumque ferent, ire, quocumque per undas...» : «aller, où que nous portent nos pas, aller, n'importe où sur les flots...», vers ces terres lointaines d'un Occident bienheureux, vers ces «îles fortunées», vers ces lieux pacifiques, où le miel coule des arbres, où la terre vous nourrit sans avoir été labourée..., ces propos du I^{er} siècle av. J.C. ne nous concernent pas, bien évidemment ! Aucun

rapport avec ce que nous vivons aujourd'hui ! Aucun rapport avec nos malheureux migrants, chassés de leur sol natal par des guerres atroces, et qui rêvent de ces «îles fortunées», de ce bonheur et de cette richesse que nous sommes trop incapables de leur offrir. Non, le latin et le grec ne nous parlent pas de nous. Ce sont langues démodées, obsolètes, définitivement inutiles. Non ! Le latin, le grec, sont langues exécrales.

Quand Oedipe, excellent roi, dès qu'il se croit contesté, devient tyran, aveugle à ceux qu'il aimait et respectait, quand Créon, devenu roi à son tour, décrète, pour premier acte de son règne, le pire déni de justice que l'on puisse imaginer, nous voyons que le pouvoir peut rendre aveugle et fou. Quand Antigone s'oppose à ce décret de Créon, et préfère mourir plutôt que de renier ce à quoi elle croit, quand Socrate, en 399, respecte les Lois de la cité et accepte de mourir après un procès indigne,

plutôt que de les bafouer, nous ne sommes pas interrogés, nous ne sommes pas concernés. Et quand Thucydide admire le bon fonctionnement de la démocratie athénienne sous Périclès, mais ajoute : sous l'apparence de démocratie, c'était en réalité le gouvernement d'un seul, il ne nous suggère pas que la démocratie ne fonctionne bien que quand elle a, pour la guider, un homme de haute qualité. Quand César pardonne, dans sa clémence, à ceux qui l'ont trahi, lors de la guerre civile, au risque d'être assassiné par ses obligés quelque temps plus tard, cela ne nous parle pas. Pas question que les enfants aient ac-

Ces enfants risqueraient d'être émus, impressionnés, de réfléchir

cès à ces textes fondamentaux et exemplaires. Ils risqueraient d'être émus, impressionnés, de réfléchir, d'avoir envie d'en savoir plus.

NON ! «La République n'a pas besoin de savants !» Et le latin, le grec, sont langues exécrales.

Les Grecs voulaient comprendre et expliquer l'Univers. Ils savaient la force de la raison et de l'intelligence. C'est en contemplant un bateau qui disparaissait à l'horizon qu'Eratosthène a compris que la Terre était sphérique. Ce sont ses nuits de concentration, d'observation des astres, de réflexion passionnée, qui ont permis à Aristarque de Samos (310-230 av. J.C.) de déduire l'héliocentrisme, un petit peu avant Copernic... C'est Hippocrate (Ve), le médecin de la génération d'Anaxagore (le philosophe du νοῦς -noûs-), qui ose proclamer : si le Haut Mal (l'épilepsie) est envoyé par les dieux, le rhume aussi est envoyé par les dieux ; or je peux guérir le rhume, donc je peux guérir le Haut Mal... Somptueuse confiance en l'intelligence humaine. Quel danger ! Que jamais les en-

fants n'aient connaissance de ces gens-là ! Oui ! Le latin, le grec, sont langues exécrables.

Dans Paris occupé, les acteurs de la troupe de théâtre de la Sorbonne voulaient jouer «Antigone» et durent soumettre le texte à la police allemande. Elle censura Sophocle. Quel hommage ! Aujourd'hui, de prétendus décideurs veulent censurer l'accès en version originale aux trésors de notre patrimoine, en barrer l'accès à nos enfants ! Ils ont raison. Il serait dangereux que nos enfants prissent goût à la réflexion autonome, à l'exigence, à la passion pour la liberté, à l'émerveillement face à la beauté, à la droiture, au courage, au refus des apparences, à la force du gratuit..., tous présents que nos Anciens nous ont si bien appris à respecter et à aimer. Oui, le latin, le grec, sont langues exécrables.

Nos Anciens avaient identifié une des tares rédhibitoires de l'être humain : la pléonexia : le besoin irrépressible, quand on a de l'argent, d'en avoir encore plus, quand on a du pouvoir, d'en avoir toujours plus. Mais c'est là tare spécifique à l'Antiquité, évidemment. Et ils stigmatisaient ce comportement, qui consiste à faire bénéficier du pouvoir dont on a la charge sa famille et ses proches, quelle que soit leur nullité, quelle que soit leur malhonnêteté. Ils l'appelaient «le népotisme». Mais c'est bien, là encore, un comportement spécifique aux Anciens. Non, l'Antiquité n'a rien à nous dire, rien à nous apprendre. Et le latin, le grec, sont langues exécrables.

Quand nous éprouvons une formidable fureur devant ce crime contre les Humanités, «formidable» signifie précisément : «redoutable», les criminels en devraient être «étonnés» : «frappés par la foudre». Et pourquoi perpète-t-on ce crime ? Par veulerie, par mépris pour nos enfants. Parce que seul compte le profit immédiat, le «bénéfice» : κέρδος (kerdos) en grec, mot affreux, qu'Antigone crache avec tout son mépris à Créon : «mourir, pour moi, aujourd'hui, c'est tout bénéf...» (κέρδος). Les Anciens n'avaient que mépris pour le lucre. Relisez (!) les textes. C'est sur la désignation du troupeau : «pecus, oris, n» que fut créée (en passant par le «troc») l'idée de fric : «pecunia», d'où vient votre «pécuniaire» ; sur «pecus» fut formé aussi ce «pseudolatin» (diction. Robert) : le «vulgum pecus» : la masse inculte, que l'on gruge, avec sourires et condescendance mielleuse ; de là aussi le mot «pécure».

Oui, ma colère est immense. L'arrogance de ceux qui s'arrogent la prérogative de déroger à la déontologie, en interdisant à tant d'élèves le plus magnifique moyen de découvrir la langue et la culture de notre pays, cette arrogance me stupéfie. Aux générations à venir, vous ne laissez, du latin et du grec, que des rogatons. Mais les décrets s'abrogent. Et le troupeau parfois se réveille.

Martine Blaire

Maux et mots — Latin et

On déplore tant de nos jours l'absence de vocabulaire, du moins l'appauvrissement de la langue. Il y a peu j'étais en Italie et j'ai pu constater que le nombre de mots utilisés dans la langue courante est si réduit que le ministère de la culture a réalisé une publicité mettant en garde contre l'usage systématique de l'adjectif *carino* (mignon), que l'on entend en effet à tout bout de champ ! Chaque mot est unique, riche de ses sonorités et de tout un champ sémantique ancien, tronc à partir duquel croissent les nuances en mille branches. Chaque mot a son sens autonome et toutefois rattaché à un ensemble plus vaste : la phrase, sans laquelle il ne pourrait s'exprimer pleinement mais qui, en même temps, le rapetisse, lui fait perdre son indépendance essentielle. Si l'on souhaitait saisir exactement chaque instant dans toute la splendeur de la nouveauté et l'émerveillement que celle-ci suscite, à chaque fraction de vie devrait correspondre un mot. A chaque sensation, à chaque palpitation du cœur et de l'âme. Evidemment, ceci demeure un fantasme de puristes mais c'est bien là l'objectif que se fixe toute langue : contrairement à un langage purement informatif, la langue doit tendre vers l'embrassement le plus complet de toutes les sensations, les perceptions humaines ; elle doit en éclairer les contours et les restituer les plus intactes possibles à l'auditeur. Alors, que dire des mots tout faits qui se calquent sur les moments et les instrumentalisent au lieu de les exprimer ?

On est en droit de se poser une question tout à fait pertinente : Comment choisir tel mot plutôt que tel autre ? Au-delà du simple mot, en effet, il s'agit de réfléchir sur l'éclairage particulier qu'il apporte à une circonstance unique. Il en va des mots comme des couleurs

sur la palette du peintre ; quel dommage ce serait si l'on brouillait les traits du chef-d'œuvre ! La langue vise à la clarté, à la vérité du discours. « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » préconisait le philosophe Wittgenstein : il est tout un art de bien dire ce que l'on dit, en dépassant le simple fait de parler pour parler.

Et c'est précisément en cela que constitue l'héritage intemporel du latin et du grec qui nous enseignent la rigueur, par l'apprentissage des déclinaisons et des conjugaisons, mais également l'origine des mots. Car les mots ont une histoire, tout comme les hommes — un passé, un présent et un futur. Et c'est précisément leur avenir qui est menacé actuellement tandis que d'aucuns s'attaquent aux racines fondamentales que sont latin et grec. Le plus grand des maux, c'est bien de dépouiller les mots de tous leurs contenus, si précieux, à l'image des silènes de Rabelais, par la fertilité de leur sens qui croît à travers nos paroles. Rendre creux les mots — tel est le danger qui menace toute culture.

Lorsque je pense à la richesse sémantique du latin et du grec, miroir de civilisations florissantes et à jamais éternelles, il me vient à l'esprit la poésie de Giacomo Leopardi. Leopardi possédait une formation brillante : érudit sans égal, il était l'un des plus grands latinistes et hellénistes de son temps. Et cet amour vibrant pour l'Antiquité imprègne toute son œuvre à travers des poèmes dédiés à des figures célèbres telles qu'Aspasie ou au passé glorieux de Rome, en un siècle où le sentiment d'appartenance à un peuple italien surgissait. Mais surtout, les images suggérées par les mots qu'il emploie restent extraordinairement marquantes. Regardons par exemple le vers

grec, un héritage immortel

Non che la speme, il desiderio è spento du chant XXVIII A se stesso (A soi-même) (Ainsi que l'espoir, le désir s'est éteint.). Une phrase si courte telle qu'il desiderio è spento contient une allusion à la racine même du désir (desiderio) : le désir est comme une chute (de) des astres (sider, eris), le jaillissement soudain d'une lumière céleste, non humaine, qui éblouit. Le verbe spegnere (éteindre) se rattache au champ lexical de la lumière qui perçoit le désir en tant que manifestation des astres étincelants, ces astres mêmes qui sont au cœur de la conception toute romaine de l'existence que nous livre Leopardi. Manifestation du fatum, destin irrémédiable, hostile aux hommes, placé sous le signe de la mort, qui éteint tout désir. Faisant pendant à spento, le mot speme, italien aujourd'hui archaïque remplacé par speranza, vient tout droit du mot latin spes : l'espoir, dernier rempart de l'Homme. A l'image de Leopardi, les plus grands poètes, tels que Baudelaire, Rimbaud, ont tous été des latinistes et hellénistes de haut niveau, car, avant d'être artisans du verbe, il faut s'y plonger afin d'en sonder toute l'immensité infinie.

Pour finir, je me souviens des litotes éblouissantes, grecques et latines, qui, en peu de mots, résument précisément l'essentiel du

discours, par des mots simples mais subtils. Je me souviens du — ὄντα ἀτῶ οὐ φίλον (qui n'était pas son ami), par lequel Thucydide esquisse habilement la relation conflictuelle qui unit Thémistocle à Admète ; c'est là en quelque sorte que réside le cœur de l'histoire : Admète aidera-t-il son ennemi pourchassé ? Ce qui nous livre, par ailleurs, un véritable exemplum, un modèle de vie, loin d'une vision sanguinaire des civilisations antiques telle que fournie par leurs détracteurs. Je me souviens, à l'inverse, du mépris de César à l'égard de Pharnace, à travers le proverbial Veni, vidi, vici, mépris du Romain face au barbare : ces trois mots nous livrent toute une facette de l'esprit romain, qui méprisait la démesure orientale, ce que l'on retrouve dans l'hostilité des notables romains envers Cléopâtre. Quelques mots abondent en un sens qui s'étend sans limite, libre à nous de les saisir et de les interpréter ! Le latin et le grec nous demandent certes de l'effort mais, sans effort, comment frôler l'épicentre des mots ? C'est précisément cet effort même qui rend ces langues d'autant plus savoureuses. De la douce saveur de notre culture, de nos mots.

Marie-Laure Reborà

Madame Blaire : « Lorsque les élèves s'intéressent, comprennent, c'est un plaisir fou »

Pourquoi avoir choisi le métier de professeur de lettres ?

Au départ, je voulais être médecin, j'étais particulièrement fascinée par les neurosciences. Mais j'ai suivi les injonctions de mes parents, qui voulaient que j'étudie les lettres classiques, comme deux de leurs brillantes amies

...

Le premier cours auquel j'ai assisté à la Sorbonne a été celui de Pierre Grimal : il nous présentait un texte d'Horace (je crois) qui évoquait des chevaux, une de mes passions, un domaine que visiblement il connaissait bien. J'étais ravie. Sa voix tonnait, c'était un cours comme je n'en avais jamais eu. Il nous parlait de tous les domaines. Au lycée, j'étais en section A'(*), j'adorais les maths : d'un seul coup, Grimal se met à aligner des équations. Je suis, avec émerveillement. Mais à un moment je ne comprends plus. Et Grimal se rend compte que son calcul est erroné. Alors il se retourne et conclut avec un grand sourire : « Eh bien ! il faisait chaud à Rome ce jour-là ! ». J'ai adoré ! Et je me suis dit que c'était comme ça qu'il fallait enseigner, que je voulais enseigner.

Quand êtes-vous arrivée à Henri IV ?

Il y a neuf ans, et je regrette infiniment de ne pas être venue plus tôt. J'avais les points nécessaires à la mutation mais je n'y ai pas pensé. Ça a été un éblouissement : la beauté des bâtiments (ah ! les préfabriqués !...), l'envie de travailler des élèves, leur gentillesse... Et puis l'accueil que j'ai reçu de la part de collègues extraordinaires, et du proviseur. J'avais peur de ne pas être à la hauteur.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier ?

Lorsque je vois dans les yeux des élèves qu'ils s'intéressent au cours, qu'ils comprennent et qu'ils retiendront : c'est un plaisir fou. J'aime aussi rechercher des textes, essayer de comprendre des tas de trucs, ça me passionne.

Avez-vous des souvenirs particulièrement marquants de votre carrière ?

A H IV, ce sont sans doute les cours du samedi qui m'auront le plus marquée. Le samedi après-midi, seuls les volontaires viennent, et on s'amuse à travailler sans limite de temps. Je me souviens d'une fois où on a commencé le cours avec mes élèves qui jouaient Mozart et Bach dans la chapelle ; c'était un régal. J'adore aussi faire cours dehors au soleil : les gamins sont beaucoup plus concentrés !

Et les voyages en Grèce : j'en ai fait quatre avec les élèves d'Henri IV. Il y a des milliers d'histoires à raconter sur la Grèce, c'est un pays fascinant : pas seulement sur l'Antiquité mais aussi sur l'histoire moderne et contemporaine. Le voyage qui m'aura le plus marquée, c'est celui d'Octobre 2012. C'était miraculeux. La canicule. La solitude. On a visité Délos seuls, sans même un gardien ! Et Mykonos vide : c'était magnifique, sans un bruit... Le rêve. Pour rentrer à l'hôtel, on avait un trajet dangereux à faire, (les voitures), on était morts de trouille. Et spontanément, des chiens sont venus nous encadrer, sur tout le trajet : un devant, un sur le côté, au milieu de la route, et un derrière, jusqu'à l'entrée de l'hôtel ! Idem le lendemain. Et ils ne nous demandaient rien ! Même pas une caresse !